

VERS OÙ,

ÉTUDIANT?



ABERRANT PRESS

Il n'y a pas longtemps, on discutait autour des bannières et des tracts qui lisaient « la grève est étudiante, mais la lutte est populaire. »

Les mots se retrouvent en bouche, au fond de la langue. Une belle histoire pour les vols de fantaisies, tant que les idées qui sortent de l'ordinaire restent également des fantasmes. Dès que les sorties du quotidien restent temporaires, elles restent ordinaires. Un autre congé national, un peu plus étendu que Noël, un peu moins fréquent que s'il était annuel.

Il n'y a pas longtemps, on entendait des cris de milliers de voix, la rage conjuré à la simple mention du nom 'Charest.' Maintenant, on entend les même cris, le nom 'Marois' à la place. Mais les cris se transforment en chuchotements. La volonté générale se cache encore dans les ruelles, en bas des fenêtres loin du soleil, pendue avec les souris. Silencieuse. Un autre roi, une autre reine, et encore une fois on s'accroche aux queues des nobles, ivre de confiance, la bouche trop pleine de concessions pour pouvoir encore parler.

Les rues jonchées de slogans essoufflés, la victoire du faux espoir projetée sur les grandes façades en *high-definition*.

Qu'est-ce que la victoire? Qu'est-ce qu'une lutte?

Et tout ça passe comme un rideau bleu qui étouffe les rêves.

Les associations, qui ont ouvert la porte vers la grève, sont les mêmes qui la ferme. Comme d'habitude. Les radicaux qui poussaient la révolution tranquille sont les mêmes qui maintenant occupent des sièges dans l'Assemblée Nationale, qui ont une voix privilégiée envers la politique et l'économie québécois. Comme d'habitude.

Ceci n'est pas une ligne de parti politique. Ce n'est pas une tentative pour aller chercher du monde pour un camp en particulier. C'est une invitation à la réflexion, se demander quelles étaient nos intentions, à quoi ça servait de courir sauvagement dans les rues. Qu'on gagne un gel de tarifs cette année, pour voter 'oui' aux augmentations dès qu'on arrive à la quarantaine?

Ou qu'on suive l'aventure qu'on appelle la résistance au fil de nos vies?

On a appris la solidarité, l'intention, la passion. On a appris la joie, ce qu'est une ligne de flics courante pour s'échapper la foule. On a appris à parler du sexisme, du nationalisme, du colonialisme, du capitalisme, de l'État—pas en tant qu'idées abstraites, mais en tant que concepts très concrets qui nous affectent, et qu'on peut combattre. Est-ce que ce fut juste une grosse blague, ou peut-être une pièce de théâtre? Ou encore mieux, de l'expérience pour qu'on puisse écrire des politiques de comportement dans les lieux d'emploi?

Mais non. Il n'y a rien de fini. On n'a rien gagné, à moins de ne pas oublier la volonté d'agir.

Pour une lutte sans fin...

On a gagné des concessions. On a gagné des mémoires. On n'a pas gagné une lutte.

On a aussi gagné des camarades blessés, exilés de l'île de Montréal, et des grandes piles de charges criminelles. On n'a pas gagné une lutte. Et combien de mots on a entendu de la chère Marois à propos de nos amis criminalisés? Aucun.

Déjà on voit les *managers* sociaux qui sortent du mouvement, les têtes gonflés comme les gros cons dans un cours de science politique. L'école de la révolte, pour eux, c'est déjà l'école de la récupération.

Mais la masse à genoux devant Léo? On ne la voit pas. Bien sûr, des alignés, il y en a plein. Ceux qui voient la paix sociale comme un mot sacré, qui croient absolument que la manifestation pacifique et la grosse tête du Parti Québécois sont les seuls chemins vers le changement (qu'on puisse y croire). Mais la majorité? On ne croit pas.

Où sont les festivals, les grands enfilades dans la rue? Certes, on n'a pas l'air d'une population très convaincue. Ou, convaincue comme on l'est du fait que la terre est ronde, que c'est bon le café chez Tim Horton's. *Oui, c'est fini la grève. Pis?* Ça ne fait pas penser que la victoire ne crée pas les mêmes passions que la lutte?

On ne peut pas rester attentif dans la classe avec la même intensité qu'on a trouvée en sortant dans la rue. En même temps que la paix sociale, on a cassé les barrières qui construisent la vie atomisée. On a su ce que sont les fièvres et les envies avec des foules d'anonymes et d'inconnus. On a appris à se lever à six heures pour aller au blocage, aussi joyeux que si on sortait au bar avec tous ses amis, même quand on arrive presque pas à se lever à huit heures pour aller à l'école.

Déjà étudiant, encore étudiant. Déjà lutteuse, déjà à la retraite.

Mais la lutte sociale, dont on parlait à grands mots—où est elle? N'a-t-on pas dit que le carré rouge était plus grand que les demandes étudiantes? *Mais oui, mais on dit tout le temps des affaires, là! On se prend pas au sérieux!*

On se rappelle pas de la grande révolution arabe, la liberté liée aux bombes de l'OTAN? La grande fierté quand les médias parlaient de l'augmentation des exportations pétrolières de la Libye, même pas vingt quatre heures après la mort de Khadafi.

*Pis quoi? Ceci n'est pas une révolte contre l'essence de notre société. On n'est pas idéaliste. Comme disait la présidente de la FÉCQ, 'avant, on travaillait plus avec la CLASSE. Maintenant, plus vraiment.'** Et voilà, on a pas besoin de mots pour se comprendre. *Nous, on a gagné. Vous autres, bien... quoi? Vous êtes encore là?*

Enfin, on n'attend plus que l'inondation de livres inscrits Printemps Érables en gros caractères rouges dans les boutiques, fraîchement imprimés pour le temps des fêtes.

Des courts-métrages et des diaporamas de jeunes Québécois souriants aux grands écrans dans le quartier des spectacles, une belle toile de fond pour les belles couleurs du nationalisme

On revient à la question. Vers où, étudiant? Et la réponse est assez simple. Il n'y a même pas de question. On va toujours dans le même sens. Juste une petite pause sur la route, puis on retourne en cours. On peut quasiment oublier la grève à part les photos sur Facebook quand on se rassemble autour du laptop chez des amis. Souvent, le sens de victoire arrive avec de l'amnésie; plus on gagne, plus on se perd. Et pourquoi, enfin?

* ("We used to work more with CLASSE. But now, not so much." McGill Daily, 20 Septembre)

SUR LE
CHEMIN
D'IDENTITÉS
MORTES, ON
TROUVE
PARTOUT
DES ROCHES.